



A9-00149  
952161  
Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 7

Session : 2021

Épreuve de : Culture Générale em Lyon / HEC

**Consignes**

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

76 "Dire l'animal." 77

"L'abécédaire" philosophique de Gilles Deleuze débute par la lettre "A, comme animal". Ainsi, avant même de disserte sur le sujet de son entretien, le philosophe commence par l'énoncer : il prononce le mot "animal". Il ne semble en effet être d'aucune difficulté pour l'homme de nommer l'animal, de le désigner en en disant le nom.

Toutefois, n'est-ce que cela, dire l'animal ? Il semble que cet énoncé pré suppose également d'une possibilité pour l'homme de traiter aisément de l'animal en tant que concept. Au-delà de ne faire que prononcer son nom, le sujet humain serait en capacité de définir tout ce qui fait l'animal et d'établir une vérité fixe, une identité rassemblant tous les animaux : de dire l'animal. Et plus encore, il pourrait faire cela avec la même simplicité avec laquelle il définirait, ou épèlerait un simple mot. Mais peut-on réellement arrêter cette considération ?

Si l'homme peut se targuer de prononcer "l'animal", lui est-il pour autant aisé de définir les animaux ?

Si le sujet humain semble à même d'énoncer des vérités sur l'animal, voire de manipuler le symbole animal, il apparaît pour-tant que'il se trompe s'il prétend pouvoir instaurer une vérité animale figée, et que'il ait bien davantage intérêt à observer et décrire la diversité des animaux plutôt qu'à vouloir en établir un concept fixe.

Tout d'abord, l'homme est effectivement à même de nommer l'animal, de le classer (A), ce du fait de ses aptitudes langagières (B) lui permettant également de raconter l'animal (C).

Le sujet humain est en mesure de classer les vivants en ordres, familles, espèces et genres. Il semble dépositaire d'un ordre de la nature dont déjà la Genèse faisait état: "Dieu décida de donner à l'homme une aide qui lui serait associée", créa les bêtes [...] et voulut voir comment l'homme les appellerait" (Genèse, 2: 18-22). L'homme semble ici responsable de la lexique dont il se sert pour décrire l'animal: il serait alors aisé pour lui de prétendre dire l'animal, dans la mesure où c'est à lui qu'il appartient de le nommer, de le désigner. Plus encore, il reviendrait à l'homme de faire l'inventaire des espèces animales, tâche que se donne Buffon dans son Histoire Naturelle Générale et Particulière. Le seul titre de cet ouvrage témoigne ainsi de la possibilité de l'homme d'être exhaustif dans sa manière de classer l'animal, de pouvoir le définir comme un dictionnaire définirait un mot.

Or, il semble que l'homme soit le seul être en mesure de procéder à une telle classification. En effet, J.C. Quenel et J.M. Vidal écrivent dans leur article "Il ne leur manque que la parole" que l'homme se distingue parmi tous les vivants par sa possibilité de "médiatiser tous ses rapports au monde": il est le seul être capable de se placer en recul de soi-même et de produire un discours décentré de ses seuls besoins. De cette possibilité de langage, de communication décentrée dont seul l'homme bénéficie provient le fait que seul le sujet humain est à même de discuter au sujet d'autres espèces. C'est là notamment ce que remarque Desmond Morris dans Le singe nu: lorsque



l'auteur aperçoit dans un zoo un écureuil aux pattes noires, il re-  
-marque devant sa cage l'inscription "cet animal est nouveau pour  
la science". Tant qu'un animal n'a pas été étudié par la science  
des hommes, il n'a pas de nom. Quant à l'homme, il voit  
justifiée l'idée selon laquelle il aurait la faculté d'énoncer,  
d'établir des vérités au sujet de l'animal lui-même, ce de la  
même manière qu'il inventerait un nouveau mot ou concept.

Mais plus encore, l'homme peut prendre des libertés quant à  
ce qu'il sait de l'animal et user de celui-ci comme un symbole.  
Les symboles prenant toujours appui sur des caractéristiques réelles  
de l'animal, il apparaîtrait donc que la manière dont le  
sujet humain multiplie les usages symbolique témoigne d'une  
véritable connaissance de l'animal. C'est là l'idée de Michel  
Pastoureau qui répertorie dans L'Ours la diversité des usages  
de la figure symbolique de l'ours par l'homme : plus  
le temps avance, moins l'ours est considéré comme un prédateur  
sauvage et noble qu'il n'est pas, préférant vivre terré dans les bois (le  
témoigne le déclin de l'utilisation de l'ours comme figure  
monarchique). L'homme serait donc capable, en plus de définir  
et de nommer l'animal, de le raconter en prenant des libertés  
sur la vaste base de connaissances dont il dispose sur lui.

On ne saurait donc nier que l'homme est capable, au-delà  
de prononcer le mot "animal", d'énoncer des vérités voire d'établir  
des représentations symboliques à partir de celui-ci. Mais peut-on  
se satisfaire de cette considération et déclarer que l'homme peut  
effectivement se vanter de dire l'animal, de le décrire de manière  
absolument complète ?

\*

Ce que l'homme peut dire de l'animal ne saurait en effet  
suffire à en établir une définition figée. Pretendre définir comme un  
seul mot des animaux dont on ne sait pas tout (A), voire envers  
lesquels on cultive une vision tronquée (B), constitue un dan-  
-gereux orgueil (C) de la raison humaine.

Parler de "l'animal" semble bien ardu lorsque l'on entrevoit  
la diversité et la ligature des animaux. En effet, il semble que le  
régne animal ait vu les animaux développer une immense va-

variété de comportements dont l'homme ne saisit pas pleinement la mesure. C'est là l'idée de Montaigne dans le chapitre 12 des Essais, ou "Apologie de Raymond de Sebond": d'après lui, l'homme se voit dans le monde "comme dans un temple très saint pour y contempler des statues non-suscées de mortelle main". Cela signifie que les merveilleuses aptitudes de ce que Montaigne nomme des "animaux complets" (à l'image du lièvre appréhendant par faitement la course du lièvre et le percevant "sans poil et sans os") échappent totalement aux mots de la raison humaine, laquelle devant, si elle ne souhaite rester dans son orgueil face à des animaux dont elle ne peut conceptualiser la complexité comportementale, se borner à contempler la merveilleuse création que sont les animaux.

Mais au-delà même du fait que l'homme ignore toute la variété de ce qui fait les animaux, il semble de plus qu'il cultive des visions purement erronées à son sujet. En effet, il semble par exemple que le sujet humain, bien qu'étant en effet le seul détenteur du langage et du discours distancié qu'il implique, se soit lamentablement trompé en pensant l'animal comme un être vide de signification, ou ne produisant que des signaux très restreints dans l'accomplissement de ses besoins naturels. C'est là l'idée de J. Von Uexküll, qui dans Théorie de la signification indique que les animaux ne font pas que survivre dans leurs alentours ("Umweltung") mais informent leur environnement propre ("Umwelt") en y projetant quantité de significations. C'est ce que remarque Francis Jonge dans le poème "L'hirondelle - ou dans le style de l'hirondelle" (Pièces), en notant les "inutiles vrilles" que l'aronde entreprend à l'envol pour aller chasser: l'animal n'est pas insignifiant et prévisible, et les animaux se caractérisent, même dans l'accomplissement de leur besoin, par "une ébullition de significations non-nécessaires sur le plan fonctionnel" (J. Uexküll, Ibid.).

Si donc l'homme prétendait insérer un concept fixe pour définir l'animal ignore la ligature des animaux, voire se trompe quant à sa considération de celle-ci, il semble enfin que cette conception orgueilleuse puisse être un danger pour lui. En effet, si l'homme se conçoit comme le dépositaire de l'ordre naturel, capable de dire l'animal comme il épèlerait un mot du dictionnaire, il y'a fort à parier qu'il considère de ce fait l'an-



Code épreuve : 254

Nombre de pages : 7

Session : 2021

Épreuve de : Culture générale emlyon IHEC

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

- mal comme un être ingénu, de la même manière que Rousseau parlait dans son Discours sur le fondement de l'inégalité parmi les hommes d'un "animal stupide et bête". L'homme considérant alors tout animal comme un être sinon inefficace, des moins aisément soumis à la puissance humaine. C'est là l'erreur que commettent Pierre Aronnax et le Capitaine Nemo dans Vingt Mille Lieues sous les Mers de Jules Verne : après avoir observé avec suffisance les poulpes bloquant l'avancée du Nautilus, Aronnax constate avec effroi la manière dont eux-ci tuent un membre de l'équipage. Une vision orgueilleuse et suffisante de l'animal semble donc autant trompeuse que risquée pour l'homme.

Penser pouvoir prétendre définir entièrement l'animal en l'enfermant dans un concept, un "animot" (Derrida, L'animal que, donc, je suis), participerait donc d'un orgueil dangereux ignorant de plus tout d'une exubérance des animaux échappant à notre logique. Mais convient-il pour autant de ne plus oser mettre de mots sur les animaux, de crainte d'être trop vaniteux ?

\*

L'homme ne peut, certes, figer l'animal par son seul langage, et a d'ailleurs intérêt à ne pas chercher à le faire (A), à condition toutefois de ne pas entrer dans un régime de crainte de son propre orgueil (B).

Au-delà du bénéfice certain de l'humilité, s'écarter d'un régime de pensée orgueilleuse vis-à-vis des animaux est dans l'intérêt de l'homme. En effet, Nietzsche écrit dans Menschliches Allzumenschliches que l'homme qui se place en dépositaire de l'ordre naturel,

en création de Dieu régnant sur les animaux quels qu'ils soient, n'est rien d'autre qu'un "homme trop humain, un animal intoxiqué". La raison en est que tout homme se bornant à ce régime purement vertical (Dieu - les hommes - la nature) s'inscrit dans une "morale de l'esclave" par rapport au démiurge (2<sup>de</sup> dissertation de la Généalogie de la Morale). Celle-ci veut l'homme faire de Dieu le créancier de toutes ses fautes et s'enferme dans le ressentiment et la mauvaise conscience car il ne peut oublier cette dette. Or, d'après Nietzsche, la clé pour sortir du ressentiment est de ne pas rejeter l'animalité et d'imiter la spontanéité, puisque là où "l'homme trop humain, prisonnier de son passé, dit "Je me souviens"<sup>7</sup>", l'animal "oublie, laissant réellement mourir l'instant passé" (Considérations Inactuelles). Si l'homme veut donc abandonner son ressentiment et adopter la "morale du maître", il lui faut cultiver un rapport d'acceptation de sa part animale : ne pas chercher à énoncer clairement ce qu'est l'animal et plutôt imiter la spontanéité des animaux constituant ainsi un bénéfice certain pour l'homme.

Cependant, il convient en fin de rappeler que ce nouveau régime ne peut s'instituer dans une crainte maladroite de l'homme de son propre orgueil. En effet, si l'on a vu que ce dernier empêche l'homme de faire droit à la diversité des animaux, il en va de même pour le fait de ne plus oser dire mot au sujet de l'animal. Il est donc aussi peu profitable d'ignorer l'animal dans le but de respecter ses spécificités que d'en ignorer les spécificités en l'enfermant dans une définition figée. C'est là notamment l'idée de B. Morizot dans Les diplomates - une nouvelle carte du vivant : d'après lui, le plus intéressant pour l'homme n'est pas de se taire quant à l'animal en l'imitant de loin, au risque de finalement taise l'animal lui-même. Ce qui, selon Morizot, ouvre l'accès à la spontanéité animale nietzschéenne, c'est de penser une géopolitique d'approche de l'animal, de



piétage de celui-ci et de ses spécificités jusqu'à entrer en communication avec celui-ci. L'animal devient dès lors sujet, et c'est de ce type "d'inversions métaphysiques locales" (B. Morizot, Sur la piste animale) que l'homme peut le plus apprendre. L'un: un rapport se voulant trop respectueux de l'animal et voulant éviter la généralisation de la parole humaine par une distance avec animaux reviendrait à ne pas convenablement faire droit à leur diversité, et à finalement taire l'animal.

En somme, si l'homme a assurément la faculté de s'exprimer au sujet de l'animal et d'énoncer des vérités sur lui, il serait un orgueil répréhensible de sa raison que de prétendre pouvoir en établir un concept figé et transparent. Si donc l'homme ne peut dire l'animal, il a toutefois à gagner à apprendre à décrire les merveilles des animaux, sans pour autant que la crainte de son orgueil le rende moins loquace.

